

A BAYREUTH

Bayreuth, le 17 août.

Me voici dans cette vieille ville de Bayreuth, où, en ce moment, des représentants de toutes les nations du monde entier se sont donné rendez-vous pour entendre les œuvres de Wagner, si admirablement exécutées. On entend parler toutes les langues ; mais, en dehors de l'allemand, l'anglais domine ; je reconnais beaucoup d'Américains, venus en masse pour entendre *Parsifal* et voir l'empereur d'Allemagne, deux curiosités à la fois. *Time is money*. La ville est superbement décorée, d'un aspect très pittoresque ; tout est pâvoisé ; les couleurs bavaroises, bleu et blanc, se marient aux couleurs allemandes, noir-blanc-rouge ; toutes sont enguirlandées. Des rangées de sapins sont plantées dans les rues. On s'est donné une peine incroyable pour tresser les couronnes et les guirlandes qui, formant de grands festons à plusieurs rangées, ornent les façades de tous les bâtiments, où flottent d'immenses bannières genre moyen-âge. L'empereur Guillaume a été très habile

en venant ici, et s'est conquis le suffrage de toute la Bavière, qui voit rejaillir sur elle quelque chose de son admiration pour Richard Wagner. Hier, vers six heures, le prince-régent de Bavière entra à Bayreuth, salué par les acclamations d'une foule innombrable. Le quai de la gare, le grand salon royal, étaient splendidement décorés; des jeunes filles habillées de blanc lui ont offert le traditionnel bouquet de roses. Au château, la réception a été très grandiose; tous les artistes faisant partie des représentations wagnériennes, venus de toutes les provinces de l'Allemagne, s'étaient réunis pour faire une démonstration allemande-artistique, une ovation au représentant de la Bavière. Tous étaient réunis dans la grande salle du château. Dès que parut S. A. R. le prince Luitpold, ils ont entonné l'air national allemand, puis on a exécuté la *Jubel-Ouverture*, de Weber, dirigée par le meilleur des chefs d'orchestre, M. Levi. Mme Malten, première chanteuse, a aussi offert un grand bouquet au prince, qui s'est longuement entretenu avec elle. L'exécution de la musique a été hors ligne et une véritable fête pour les mélomanes.

Ce matin, à huit heures, les souverains allemands sont arrivés. La ville présentait une animation extraordinaire, les rues regorgeaient de monde.

Le prince-régent, en uniforme prussien, entouré des autorités militaires et civiles, se tenait sur le quai de la gare. Des coups de canon retentissaient et l'arrêt du train provoquait des *hoch!* enthousiastes. L'impératrice d'Allemagne, habillée de soie grise, très simplement, descendit la première du wagon impérial; c'est une belle femme, à l'air rayonnant et heureux, le vrai type allemand. L'Empereur la suivait, lui en tenue bavaroise.

Les attitudes des souverains fut de part et d'autre très amicale; grande présentation des autorités; acclamations par le peuple, discours, jeunes filles habillées de blanc, offrant des fleurs à l'Impératrice; tout ce qui s'ensuit d'une réception royale en règle. Les princes se rendirent au château, traversant lentement les rues en voitures attelées à la daumont, salués par la population, qui formait la haie sur leur parcours. Au château, la réception fut à peu près pareille à celle faite, la veille, au prince-régent de Bavière; les artistes réunis exécutèrent une cantate composée, pour l'occasion, par le directeur du théâtre de Carlsruhe, et à la fin de la cérémonie Mme Malten présenta aussi un grand bouquet à l'Impératrice.

Les appartements que les souverains allemands occupent ici, au château, sont admirablement et richement décorés; j'ai tenu à les voir pour vous en parler. Le salon de l'Impératrice est tapissé de riches tentures flamandes. Le boudoir est tout tendu de soie blanche, sur laquelle se jouent des amours.

Le cabinet de toilette est une merveille; tous les ustensiles sont en or massif, appartenant au Trésor, de Munich, qu'on a fait venir pour cette occasion. Les rideaux entourant la toilette sont des dentelles anciennes vraiment merveilleuses. Dans les antichambres de l'appartement impérial se trouvent les portraits en pied de Frédéric le Grand, de Frédéric-Guillaume III et de l'empereur Guillaume I^{er}.

18 août, 7 h. du matin.

J'ai parcouru, hier, à plusieurs reprises, la ville, qu'on peut réellement dire en fête; c'est incroyable ce qu'il y a de monde ici, venu des environs et de loin; des trains amènent, à chaque instant, de nouvelles masses de monde. Toutes les rues, surtout celles se trouvant sur le parcours, de plusieurs kilomètres, qui conduit du château au théâtre de Wagner, situé sur une hauteur en dehors de la ville, sont bondées de monde, en habits de fête. Il est très difficile de se loger; tous les hôtels sont envahis. On paye les billets pour les représentations ou l'Empereur assistera, des prix fous; à Carlsruhe, les places étaient cotées 50 florins.

Les chemins environnants, les grandes terrasses, les places, les cafés, les restaurants sont remplis de monde, tous, ou à peu près, en toilette très élégante; mais comme on voit qu'on est en Allemagne.

A quatre heures moins un quart, des fanfares se font entendre: c'est le signal que la représentation va commencer. On les répète trois fois, au dernier on ferme les portes; et personne ne peut plus entrer ni sortir de la salle; mais, hier, personne ne pense à entrer, tous veulent voir l'arrivée des princes. Voici des coups de canon annonçant leur départ du château. Des piqueurs arrivent; voici le cortège: le prince-régent, dans la première voiture; dans la seconde, l'Impératrice avec une dame d'honneur; elle porte une toilette bleu pâle et un chapeau blanc (il ne vient pas de Paris). La foule, enchantée, lui sait gré de porter les couleurs bavaroises; cela la rend de suite excessivement populaire, et on l'acclame doublement. Dans la troisième voiture, l'Empereur avec son aide de camp, toujours en uniforme bavarois.

Nous gagnons nos places, tout le monde se hausse sur les pieds pour voir entrer les Majestés dans leur loge; mais, tout à coup, la lumière des lampes pâlit, l'obscurité se fait autour de nous, nous ne voyons plus rien, et les premières notes de l'introduction des *Maîtres-Chanteurs* s'élevèrent. Mes yeux cherchent à percer la demi-obscurité et je commence à m'orienter. La salle est pleine comme un œuf, pas une place de libre, c'est vraiment d'un grand effet. Vous savez que la salle forme un grand amphithéâtre, l'orchestre ne se voit pas, il se trouve dans un entonnoir, une espèce de grand fossé, si je puis dire ainsi; au fond de la salle se trouvent, entre des colonnes, dans l'entonnement du mur, dix-neuf loges réservées aux princes. Dans la salle, égalité pour tous, les mêmes places, le même prix et, de partout, on voit bien, on domine la scène, qui est immense et doit être l'idéal des artistes.

Je n'ai pas à juger la musique de Wagner. C'est, dit-on, la musique de l'avenir, mais il nous en coûte, à nous qui sommes du passé, d'oublier les Bellini, les Verdi, les Donizetti, les Halévy et les Meyerbeer. Le rideau se sépare en deux au lieu de se lever. Les décors sont merveilleux et la mise en scène très curieuse. Je ne m'amuse pas, pour ma part, mais je dois convenir que la salle est pleine d'enthousiasme. Depuis que la représentation est commencée, l'Empereur, les princes, la Cour, tout passe au second plan. Le seul dieu, ici, c'est Wagner. C'est pour lui seul qu'on respire.

Enfin, le premier acte est joué. Oh! oh! la foule se déverse par toutes les portes, chacun sort avec bonheur, et revoit la lumière du jour, et respire l'air libre! Maintenant, la foule a les yeux tournés vers le premier, où l'on voit circuler les Majestés dans des salons aux fenêtres ouvertes. Je trouve moyen de me placer en face, au restaurant, où je puis voir tout ce qui se passe.

Je vois venir Mme Gosima Wagner, grande femme maigre aux cheveux tout blancs, habillée de noir, qui est présentée

aux souverains, qui causent pendant tout l'entracte avec elle. Elle a l'air ému; je vois qu'elle porte plusieurs fois ses mains et son mouchoir à ses yeux; elle parle beaucoup. C'est probablement le souvenir de son mari qui l'émeut. Etrange femme et étrange physionomie! Ici, à Bayreuth, elle a un immense prestige. Elle habite une très belle maison, une villa, avec un grand parc, dans lequel est le tombeau de son mari.

Après le second acte, tout le monde, comme la cour, aussi, a diné; il est sept heures et demie; des milliers de personnes se succèdent dans les immenses salles de restaurant. Puis commence le dernier acte, qui dure de huit heures à dix heures; c'est le plus joli comme mise en scène et décors. La dernière scène, qui est une démonstration d'art allemand, a eu un écho chaleureux dans la salle. Pendant les actes, pas d'applaudissements; mais, à la fin, toujours grand enthousiasme. Je me demande s'il n'est pas permis d'applaudir dans le théâtre de Wagner, si tout doit s'y passer silencieusement, car pas un battement de mains, pas un son, pas un geste, rien, le silence absolu.

A la fin de la représentation, tout le monde se précipite encore pour voir la sortie de la Cour; tout le parcours est illuminé à la lumière électrique, des feux du Bengale verts éclairent de temps à autre les spectateurs d'une lueur fantastique, tout comme le 14 juillet au bois de Boulogne, les voitures avec piqueurs, aux couleurs bavaroises, passent comme un éclair avec les Majestés, qu'on acclame et qui saluent comme à l'arrivée; puis des centaines de voitures ramènent les étrangers en ville, qui garde jusqu'avant dans la nuit un aspect très animé.

Aujourd'hui, les fêtes continueront; ce soir, on donnera *Parsifal*, cet opéra qu'on ne joue qu'à Bayreuth. Puis, toute la ville sera illuminée et Leurs Majestés allemandes parcourront la ville en voiture.

Parmi les dilettanti qui sont arrivés ici pour les représentations wagnériennes, on cite M. Edmond Picard, le grand avocat bruxellois.

En quittant Bayreuth, M. Picard s'offrira la fantaisie de se rendre dans sa voiture, qui est allée le rejoindre, à Chantilly, où il passera l'été.

De Bayreuth à Chantilly, la route est longue, mais les chevaux de M. Edmond Picard sont, paraît-il, infatigables.

Marie MINGHETTI.

NOUVELLES EXTERIEURES

La triple alliance

(De notre correspondant particulier)
Genève, 19 août.

Le *Journal de Genève* publie une dépêche de Vienne assurant qu'une convention militaire a été signée à Berlin, relativement à l'action simultanée des deux armées autrichienne et allemande dans l'éventualité d'une guerre contre la France et la Russie unies. L'état-major allemand aurait exigé l'augmentation de la cavalerie autrichienne.

L'Allemagne et l'Espagne

(De notre correspondant particulier)
Madrid, 19 août.

Nous savons de bonne source que le gouvernement ignore absolument que Guillaume II ait eu la pensée de venir rendre visite à la reine Christine, et il est superflu d'ajouter que le cabinet ignorant, Sa Majesté ne doit pas savoir le premier mot des intentions prêtées à la légère à l'empereur d'Allemagne. Il n'y aura donc pas de voyage impérial en Espagne, parce que, au fond, il n'y a pas de raison pour ce voyage, l'Espagne étant décidée à garder, plus que jamais, une neutralité absolue dans les affaires européennes.

Le roi Milan et la reine Nathalie

Belgrade, 19 août.

Voici les conditions auxquelles le roi Milan autoriserait la reine Nathalie à voir son fils:

- 1^o La Reine ne viendra à Belgrade que deux fois par an;
- 2^o Chacune de ses visites ne durera pas plus de trois semaines;
- 3^o Après chaque visite, elle quittera la Serbie et ne séjournera pas en deçà des frontières du royaume;
- 4^o Il lui est défendu d'influencer en rien l'éducation de son fils.

On doute que la Reine se soumette à ces conditions; mais l'opinion générale est que, dans tous les cas, rien ne pourra l'empêcher de venir en Serbie.

Les engagements de l'Angleterre

Londres, 19 août.

A la Chambre des communes, M. Labouchère a demandé s'il y avait quelque fondement dans la nouvelle donnée par la *Gazette nationale*, qu'une entente eût été établie lors de la visite de l'empereur d'Allemagne au château d'Osborne, qui assurerait l'identité de la politique de l'Angleterre avec celle des puissances de la triple alliance sur les questions européennes et prévoirait les conséquences de cette politique.

Sir J. Fergusson a répondu que l'article auquel il était fait allusion ne reposait que sur une pure conjecture, que le caractère de l'article en question démontre.

— Ma réponse du 19 juillet dernier, a ajouté sir J. Fergusson, demeure donc entière, à savoir que l'action du gouvernement anglais, au cas où une guerre éclaterait, s'inspirerait des circonstances particulières et des intérêts de l'Angleterre, et que le gouvernement n'a souscrit aucun engagement de nature à l'entraver.

M. Labouchère demande si les paroles de sir J. Fergusson signifient qu'aucune conversation ayant trait à la question n'a eu lieu pendant le séjour de l'Empereur.

Sir J. Fergusson répond qu'il ignore si des conversations ont été tenues à cet égard pendant la visite de Guillaume II au château d'Osborne; mais il est inexact qu'un échange de vues ait eu lieu.

LETTRES D'UN MAIRE

A SON ÉPOUSE

A madame Mouillefarine, Fouilly-en-Barrois (Meurthe-et-Saône)

Paris, 19 août 1889.

Bonne amie chérie,

La soirée d'hier s'est terminée comme elle avait commencé, par les cris de: « Vive monsieur le maire! » répétés tout le long des boulevards, sur le passage de chacun de nous.

C'était « une soie carabinée », comme je l'ai entendu dire à un passant. C'est ce qu'on appelle l'hospitalité parisienne! Et ils parlent après cela, de nous faire signer une adresse de reconnaissance aux Parisiens! On parle même d'un livre d'or, et il nous faudrait encore tirer de l'argent de notre bourse!

En voilà assez, farceurs de Parisiens. Vous vous êtes moqués de nous, c'est bien; mais ne nous demandez rien, et ne venez pas vous frotter chez nous pour les élections.

Pas vrai, bobonne?

Ce que sont devenus, passé minuit, mes